

Brèves littéraires

Brèves

L'archipel des écrivains

Joël Des Rosiers

Volume 8, Number 2, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6096ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Des Rosiers, J. (1993). L'archipel des écrivains. *Brèves littéraires*, 8(2), 37–39.

JOËL DES ROSIERS

L'archipel des écrivains

à la mémoire de Guy F. Laraque
† 1991

De la péninsule du Yucatán au delta de l'Orénoque, la Caraïbe décline ses îles du devant; terres émergées des plus grandes — Cuba, Haïti — aux plus petites comme émiettées — Sainte-Lucie, la Grenade — fragments d'orbes qui dessinent un horizon d'enfance : *jardins de sargasses, cyclones désirés*. Iliade américaine, chaos d'îles, elles épousent l'ordre géologique d'un arc de cercle pourtant discontinu, azuré par le désordre des peuples et des cultures, tutoyé par cinq langues coloniales, une langue créole — créole veut dire : nouvellement créé (1604) — et aussi par la nostalgie de la langue des Taïnos, aujourd'hui disparue.

Quand bien même la promiscuité des musiques, des odeurs, des déhanchements enivre et enchante, l'unité de la Caraïbe apparaît comme une charnelle ironie; la métaphore de ce que nous savions déjà.

Les îles n'existent pas

Terres ceintes. Beaux mensonges à la surface de la mer. Corps instable entre liquide, solide et gazeux, l'île est un mot qui hésite, un mot qui flotte dans la lumière, une transparence, une résonance de l'air. Plutôt une parole-lumière. Ou encore : l'île sur laquelle le mot sur lequel naufrage mon amour. Une ombre mélancolique sur le bleu partout et au dedans. Un mot qui peut sombrer.

Mais nous voici, hommes-îles, hommes-papillons. Legba ou Hermès, gardiens des seuils et des carrefours. Messagers du message. Le moindre bruissement de nos ailes ici provoque des cyclones dans le là-bas. C'est ce chaos, cette infinie spirale, ce déracinement, dans l'ordre caché du désordre et de la chance que nous plantons au cœur des cités, en souvenir de Marie-Joseph Angélique (1734), la muse incendiaire, mère des anges et des poètes. Quels œillets lui dédier dans son paradis de braises ?

Sans doute, comme elle, nous brûlons. Aux prises avec l'Histoire qui, depuis la Plantation, nous angoisse et souvent nous répugne.

Ce en quoi nous sommes écrivains

Comme le mot île, notre identité est instable, précaire cependant intense d'une conscience du lieu, du paysage, des odeurs, une façon non réductible de sentir et d'exister. En partage, les écrivains n'offrent qu'une histoire personnelle au lecteur, dévotement d'autrui, un entêtement à être là pour dire la mémoire et la mort.

Aux écrivains, saints de la littérature, écrivant dans l'ignorance de ce qui les nargue, de l'Amérique qui est l'Afrique promise, de l'absence du père, des langues maternelles abusives, de la nostalgie toujours utérine, de la ténuité du souvenir, de l'étrangeté en toute langue, de la langue comme cri de détresse, des Caraïbes mangeurs de langue; aussi leur est-il demandé de ne pas mourir. Quant au lecteur, austère et vigilant, celui par qui advient le miracle, par l'usage du toucher et la vertu du regard, qu'ici lui soit adressée une prière de lire : c'est-à-dire vivifier en le réécrivant un empilement de feuilles sèches : le livre (!)

La mémoire de la peau

Pour féconde que puisse être notre lecture de ce système chaotique de mythes, de légendes, de chants qui flottent au-dessus de la Caraïbe, notre interprétation souffrira d'incomplétude si elle ne se borne qu'à un canon ou ne sollicite qu'un seul code à la recherche d'une origine culturelle stable. Ainsi, le livre des îles s'offre à notre regard et il faut y plonger pour découvrir ces lieux tangibles en leur vertu histrionique au dédoublement.

Lors même que l'incessante transformation de ces discours de la *différance* — réplique de la dynamique des signifiants — serait quelquefois menacée par son entropie insulaire : clôture ou naufrage, la migration des signes culturels, leur flux et reflux au-delà de l'archipel, nous rassurent que nos voix résonnent, en une performance supersyncrétique, jusque dans les confins.

Quiconque s'autorise de la Désirade, des Saintes, des Cayes-à-l'Eau, après qu'il eût recherché, en vain, les origines de sa culture, se retrouvera sur une plage désertée, nu et seul, sortant de l'eau tremblotant et naufragé — sans passeport ni papiers d'identité — autre que la mémoire turbulente inscrite dans les cicatrices, les tatouages et la couleur de sa peau.

Quiconque s'étrange des îles est en exil de ses propres mythes, de son histoire personnelle, de sa culture, et surtout de soi, maintenant et toujours, dans le monde.

(extrait de *Hôtel des Antilles*,
journal inédit)